

Rita Bassil
Le bal des passions



Rita Bassil

Le Bal des passions

Beyrouth-2000.

© Rita Bassil, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4074-8

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Alex Bramwell

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

*

Allongée en travers d'un lit d'inspiration japonaise, Sandrine rechigne au réveil. Sur les draps roses et blancs un peu froissés, le plateau du petit déjeuner repose en équilibre précaire. Coincé entre deux coussins, il penche légèrement vers la gauche, du côté du journal. Un incroyable désordre règne dans la chambre. Des livres et des notes sont éparpillés par terre et sur le bureau. Les « Cd » débarrassés de leurs emballages coexistent pacifiquement avec des haltères et des vêtements de sport. Dans un coin de la pièce, un sac de plage et des tongs se trouvent à l'étroit entre deux dictionnaires et une énorme sculpture abstraite. L'odeur du café finit par avoir raison du sommeil de Sandrine. Elle risque une main maladroite, heurte le verre de jus d'orange qui manque de se renverser et estime plus raisonnable de s'asseoir. Un rai de soleil perce les rideaux, inonde une large bande du lit et l'éblouit un instant. Ses yeux bleus de blonde à la peau pale se plissent et elle s'étire longuement. Le miroir lui renvoie le reflet d'un beau corps svelte, malgré quelques petits bourrelets à la taille et de grands pieds qu'elle déteste et qui le lui rendent bien. Ils lui en font voir de toutes les couleurs ce qui n'est pas toujours pour lui déplaire. Si chausser du 41 est une véritable malédiction au rayon femme, elle trouve amusant de se servir parfois chez les messieurs et, pour une fois, relativise : Des bottes de pluie grises l'hiver et des tongs colorées l'été ce n'est, en désespoir de cause, pas si moche. Parcourir allègrement les rues de Beyrouth avec de petits bouts de soleil ou de pluie aux pieds lui convient. Je remets au goût du jour toutes les « Berthes aux grands pieds » se disait-elle, parfois, ironique. L'histoire de cette lignée de bergères devenues saintes et de victimes devenues reines l'avait passionnée un moment. La légende disait qu'elles avaient beaucoup de sagesse. Elle pouffa : il en faut toujours ! Très peu d'enseignes sont « Big foot friendly » ! Sandrine survole les gros titres du quotidien, et soupire : rien de très nouveau. Toujours le statu quo. Elle feuillette négligemment le quotidien. À la cinquième page, elle remarque une publicité pour une compagnie d'assurances et un petit sourire naît au coin de ses lèvres. Le texte illustré met en avant les avantages d'une bonne couverture médicale. Sandrine sait bien que Bruno, son beau-frère et Leila, sa meilleure amie qui le seconde dans son travail comptent beaucoup sur cette nouvelle campagne publicitaire censée attirer de nouveaux clients et renflouer les caisses un peu mises à mal durant cette période de crise économique. Sandrine aime bien l'énergie dont fait preuve son amie à chaque fois qu'un sujet lui tient à cœur. Esméralda moderne, battante et déterminée, Leila dissimule

pourtant un grand malaise. Seule Sandrine est au courant de cette faille qui fragilise la jeune femme. Tirillée entre son appartenance à la montagne où elle a grandi et l'attrait qu'exerce sur elle le milieu plus occidentalisé à Beyrouth, partisane d'un parti politique un peu vieillot, elle se sent souvent à l'écart. Leila prend sur elle et dissimule une anxiété profonde. Sandrine l'a même surprise qui pleurait en cachette un soir où d'anciens démons l'avaient submergée et qu'elle s'était sentie complètement déracinée et sans appartenance ni attaches fixes.

Un bruit de klaxons tire Sandrine de ses pensées. Elle quitte le lit et s'adosse à la balustrade du balcon. La rue en contrebas est bondée, la circulation bloquée. Les conducteurs excédés laissent entendre leur mécontentement en faisant du bruit. Certains descendent même de voiture pour voir ce qui se passe. Les travaux entrepris durant la nuit ont toujours lieu. La nouvelle n'a probablement pas dû être annoncée au cours du journal télévisé d'hier songe-t-elle. Les conducteurs ont été pris de court. Il ne fallait surtout pas s'engager dans cette rue aujourd'hui. Il suffisait de bifurquer à droite et prendre un petit raccourci pour rejoindre l'artère principale. Elle hausse les épaules, réintègre sa chambre, et a un mouvement de recul en constatant le désordre qui y règne. Dire que je suis passionnée de culture japonaise ironise-t-elle, on ne le dirait vraiment pas.

Pas le temps de ranger, tranche-t-elle, l'employée de maison s'en chargera. Je prends une douche et je fonce tout de suite à la librairie. Je dois vraiment bosser sur ma thèse avant de retrouver Leila.

Extrait du journal de Sandrine :

On blesse, on est blessés. La rue s'invite chez nous avec une violence inouïe parfois. La rue avec son cortège d'embouteillages, de foule anonyme, indifférente, de passants, lunettes de soleil sur le bout du nez pour ne pas être éblouis. Hier, j'ai entamé une petite rêverie intérieure pour ne pas entendre ce bruit qui résonne également en moi. Je me suis imaginé que j'étais de nouveau en couple. Que tout n'était pas fini. Irrémédiablement fini. L'amour est parti. Je suis seule. C'est triste. Alors je me soigne. Je travaille, je sors, je rêve. J'ai de nouveaux amis. Nos rires fusent. Nous nous amusons. Ça ne suffit pas. La souffrance reste là comme un tas de vieux habits jetés dans un placard. Elle s'enracine. Je la retrouve dès que je pousse la porte de ma chambre. Je suis seule et, depuis mon enfance, elle n'a pas pris une ride. J'ai souvent l'impression qu'elle se nourrit de moi. Je me sens tellement vide. Alors je ruse, je prétends m'en foutre. Je la noie dans l'alcool et j'essaie de trouver le sommeil. Demain tout sera oublié. Demain est un autre jour.

Leila enclencha le lave-linge. Son petit studio douillet est brillant de propreté. Cela fait deux heures qu'elle astique, nettoie, traque la poussière dans ses derniers recoins. Les couleurs en paraissent plus vives. Son petit havre, elle l'a décoré avec amour puisant son inspiration dans la tradition orientale : La multitude de coussins ainsi que le moelleux des fauteuils pourpres invitent à la détente. Les tentures aux motifs géométriques, richement bariolées ajoutent une note gaie à l'ensemble. Elle regarda satisfaite son petit salon qu'elle ne devait plus partager avec une colocataire depuis que son salaire lui permettait de payer largement le loyer et passa à la cuisine prendre un petit déjeuner mérité. Les efforts lui avaient creusé l'appétit. Elle ouvrit le réfrigérateur archiplein et disposa sur la table, lait caillé, fromage, jambon, beurre et cornichons. Ensuite, elle se prépara un bon café turc dans la nouvelle cafetière qu'elle venait d'acheter. Un des péchés mignons de Leila était la gourmandise qu'elle tenait de ses origines. Ayant grandi à la montagne, dans la Bekaa, très loin de la capitale, elle en avait gardé des goûts marqués pour la bonne chère, surtout celle du terroir. La bonne tenue de la maison restait également primordiale pour elle. Un vieux dicton populaire ne disait-il pas que la résidence est le miroir de l'âme ?

En tenue de ménage, jogging court et tongs, un foulard noué sur la tête elle mord dans une première tartine de fromage et contemple sereinement le fruit de ses efforts. Elle revient de loin, Leila. De minuscules rides qu'elle traite à coup de crèmes cosmétiques et des cheveux blanchis qu'elle teint en brun dans sa couleur d'origine en sont les seules séquelles visibles à l'œil nu. Les traumatismes ont creusé dans son esprit, un tunnel qui va loin. Ils la poursuivaient jusqu'au milieu de la nuit. Elle était toujours en proie au même cauchemar. Un homme la traquait. Il lui voulait du mal. À grand-peine, elle réussissait à s'échapper et se réveillait en nage. Il lui fallait quelques moments pour se rendre compte qu'elle était chez elle très loin des démons du passé. Secouée et triste, il lui arrivait d'allumer la énième cigarette de la journée et de sortir fumer sur la véranda. Elle avait besoin de voir les lumières de la ville. Elles la réconfortaient, l'assuraient que tout était loin derrière elle. Néanmoins, Leila serrait les poings. Tellement fort que la marque de ses longs ongles manucurés s'imprimait, empreinte écarlate, sur ses paumes. Des souvenirs lui revenaient en mémoire. Des coups, des insultes. Elle revoyait son visage tuméfié. Les coups de poings avaient été tellement violents qu'elle s'était écroulée par terre. Cela n'avait pas calmé la rage de son agresseur qui l'avait rouée de coups de pied. Trainée répétait-il, salope. Elle avait essayé de protéger son visage, et s'était rendu compte que du sang en coulait. Les injures ne

s'étaient arrêtées que lorsqu'elle avait perdu connaissance.

Lorsqu'elle était revenue à elle, elle était allongée sur son lit et sa mère lui passait des glaçons sur le visage pour faire partir le renflement. Aucune des deux femmes n'avait proféré un mot. Leila abasourdie de voir que son frère s'était mué en vengeur de la vertu de sa sœur eut peur que son petit ami ne subisse également des représailles. La suite lui apprit que c'était elle, seule, qui devait porter le blâme. Mazen se portait bien et l'évitait. Rien ne lui fut épargné. Aux coups, succédèrent les menaces. À la maison, sa vie devint un enfer de tous les jours. La famille se vengeait sur elle, des racontars des voisins. Un beau jour, elle partit avec pour seuls bagages, ses maigres épargnes et son diplôme de gestion d'affaires sous le bras. Sandrine, une amie d'université qui habitait Beyrouth l'hébergea le temps qu'elle trouve un travail. Elle n'eut plus de nouvelles de sa famille, craignit un instant qu'ils ne veuillent la retrouver mais le silence semblait s'être abattu sur ce pan de sa vie.

Perdue dans ses pensées, Leila avait laissé se consumer la cigarette. La brûlure qu'elle ressentit la ramena brusquement à la réalité. Elle lâcha le mégot, se lécha instinctivement les doigts pour calmer la douleur. Mais déjà, tel un raz de marée, d'autres souvenirs l'assaillirent et la portèrent loin, très loin. Elle se souvenait d'une adolescente très décidée et énergique qui adorait cumuler les tâches et se voyait, ironie du sort, reléguée au salon pour recevoir les invités qui ne manquaient pas d'affluer. Ces visites étaient déjà en soi, un rituel dans son village natal. Son père étant le maire, les villageois, soucieux d'avoir ses faveurs, passaient souvent. Elle s'ennuyait, ne connaissait pas trop l'art de la conversation et profitait de la moindre occasion pour s'éclipser, ce qui ne manquait pas de mettre ses parents et particulièrement sa mère en rage. Elle ne concevait pas l'idée d'avoir donné le jour à une rebelle pour qui les us et coutumes ne signifiaient rien. Leila tira une seconde cigarette de son étui, l'alluma machinalement. Un flot de nouvelles sensations l'envahirent. Elle revoyait la petite fille qui filait comme le vent alors que les siens étaient plutôt lourds. Elle était une enfant gaie alors qu'alentour la morosité régnait. Son attitude déconcertait et gênait. À croire qu'elle venait d'une autre planète. Le sommet de l'incompréhension mutuelle avait été atteint le jour fatidique où l'« honneur » de la famille avait été bafoué. Elle s'était alors retrouvée totalement bannie de leur existence.

Leila jeta machinalement un coup d'œil à sa montre et sursauta : Il était presque une heure de l'après-midi et elle avait promis à Sandrine de la rejoindre pour déjeuner. Le ménage et ses pensées moroses lui avaient fait oublier la

notion du temps. Elle se devait de réintégrer sa nouvelle existence et d'aller de l'avant comme elle le faisait toujours. Rien de mieux pour se changer les idées que la lutte et l'oubli ce qui peut moins élégamment se traduire par Hop ! Un bon coup de pied aux fesses ! conclut-elle ayant retrouvé sa bonne humeur.

Il est 14 heures. Ça fait bien quatre heures que Sandrine accumule et lit patiemment les documents qu'elle a soigneusement repérés à la bibliothèque. Comme elle commence à avoir faim et à se sentir fatiguée, elle décida que les recherches cela suffisait pour aujourd'hui. Sandrine fouilla furtivement dans son sac à main et en sortit discrètement son petit miroir de poche. Elle fit la moue. La fatigue se voyait sur son visage cerné et le fond de teint avait un peu viré. Vite, elle passa au w-c pour se rafraîchir et se pressa pour rejoindre Leila.

Il ne lui fallut que cinq minutes à pied pour arriver au Sydney's où elles avaient leurs habitudes. Toutes deux apprécient la décoration un peu rétro du pub et le style années 50 avec canapés d'époque et affiches publicitaires kitch. À l'écart de l'agitation de la capitale, L'ambiance y est toujours calme et la lumière un peu tamisée. Sandrine poussa la porte du pub, embrassa joyeusement le barman et avisa Leila qui assise à leur table habituelle, arbore un air enjoué. Sandrine agita joyeusement le journal qu'elle avait pris soin d'emmener avec elle.

— Chouette publicité dit-elle d'emblée, tu as fait du bon boulot.

Leila sourit et se rengorgea appréciant le compliment.

Sandrine se cala dans le fauteuil, un sourire espiègle aux lèvres et observa son amie : un franc sourire lui illumine le visage. Pas modeste pour un sou, Leila entend bien profiter de chaque succès si petit fut-il. Sandrine en était parfois un peu agacée, Leila ne se gênant pas pour raconter avec force détails ses différents exploits. Comme elle était bavarde dès qu'un sujet lui tenait à cœur, cela pouvait effectivement lasser à la longue. Ambitieuse pour tout ce qui pouvait toucher à sa carrière, Leila avait également la politique dans le sang et ne lassait pas de discourir et d'exprimer ses opinions diamétralement opposées à celles de Sandrine. . Pragmatique, Sandrine jugeait que le Liban avait déjà trop payé et ne devait plus se mêler des problèmes des pays environnants. Leila idéaliste et révolutionnaire dans l'âme, ne pouvait ni le comprendre ni l'admettre. Des débats assez houleux avaient souvent lieu entre les deux amies menaçant de troubler leur amitié. Sandrine essayait d'éviter autant que possible d'aborder ce sujet délicat mais en ce qui concernait Leila, c'était souvent plus fort qu'elle. Remontée à bloc par le compliment de Sandrine ainsi que par la lecture du

quotidien ce matin elle n'y tint plus :

— Non mais tu te rends compte Sandrine ! Hier, des civils palestiniens ont été tués par des raids meurtriers menés par l'armée israélienne à Gaza. Hier aussi, un nouveau dossier a paru qui met en évidence l'ampleur de la corruption au Liban et des rumeurs courent qu'Israël va de nouveau frapper. En Irak, les attentats continuent. En Syrie, la guerre n'en finit pas de finir. Partout, le sang coule à flots. Le monde arabe, mon monde n'en finit plus de sombrer et de se disloquer. Je suis en colère, je suis outrée et écœurée car personne ne lève le petit doigt pour faire cesser cette situation inhumaine et ce sont toujours les mêmes qui paient. On dirait que chacun vit sur une planète isolée. Les gens ne se rendent pas compte que, liés, nous le sommes tous !

À deux doigts de perdre son sang-froid, et de regretter son éloge, Sandrine rétorqua sèchement :

— On m'a appris depuis petite à ne pas me mêler de ce que je ne connais pas suffisamment. Tu devrais en prendre note également.

Outrée Leila répliqua :

— En somme le sort des innocents, ça ne te regarde pas.

— Bien sûr que si ! mais je ne vois pas ce qu'on peut faire côté politique. Le Liban n'a pas les moyens de cette aide et tu sais qu'on a des avis différents sur la question.

— Tu ne comprends pas Sandrine ! Je suis en train d'essayer de t'ouvrir les yeux et...

Excédée, Sandrine haussa le ton :

— Ecoute, je ne suis pas née de la dernière pluie. J'ai mon avis sur la question. Pour la énième fois, n'essaie pas de me convaincre. Respecte mon point de vue bon sang ! Tu ne m'as même pas saluée ! Au fait, politique mise à part, tu vas bien ?

Se rendant compte qu'elle était allée un peu trop loin, Leila se radoucit :

— Désolée dit-elle un peu penaude. Allez changeons de sujet. Je meurs de faim. Pas toi ?

Sandrine acquiesça, soulagée. Le serveur apporta les menus et elle profita de cette diversion pour proposer à Leila d'aller faire un tour pour voir la nouvelle collection automne-hiver déjà en vente dans les boutiques.

Leila battit des mains comme une petite fille visiblement contente d'avoir de la compagnie pour son hobby favori.

— Ça te dirait également un court-métrage intéressant qui est projeté dans une petite salle pas très loin d'ici ? proposa-t-elle Marc, en a fait une critique très